

Compte rendu, concert. Poitiers. Auditorium, le 14 décembre 2014. Bonis; Offenbach; Chaminade; Fauré; Donizetti; Godard; Duparc; Debussy; Dubois; Boulanger; Hahn. Isabelle Druet, mezzo soprano; Quatuor Giardini.

2014 est une année particulière qui commémore le centenaire du début de la Grande guerre (1914-1918) et le soixante-dixième anniversaire des débarquements de Normandie (6 juin 1944) et de Provence (15 août 1944). Pour « célébrer » cette année si spéciale, le Théâtre Auditorium de Poitiers a invité la mezzo soprano Isabelle Druet et le Quatuor Giardini pour un récital certes un peu sombre mais très équilibré, alternant judicieusement musique de chambre, mélodies françaises, extraits d'opérettes et d'opéras. Ce programme, fort alléchant au demeurant, bénéficie du soutien de la fondation Palazetto Bru Zane qui en assure également la production.



Isabelle Druet au Théâtre Auditorium

Le Quatuor Giardini débute le programme avec un Quatuor avec piano de la compositrice Mel Bonis (1858-1937). Très active, mais peu connue aujourd'hui, Mel Bonis compose aussi bien de

la musique instrumentale que de la musique vocale (religieuse ou profane) laissant à sa mort une oeuvre impressionnante, plus de trois cents oeuvres, en cours de redécouverte. Le Quatuor avec piano N°1 (composé en 1915) dont seul le finale est donné en ce dimanche après midi est à la fois emprunt de nostalgie et, en pleine guerre, de tristesse. Les Giardini interprète le Concerto de Bonis avec une sobriété et un engagement total; il en est de même pour les deux Quatuors de Gabriel Fauré (1845-1924) qui datent de la fin des années 1870 pour l'un et de 1887 pour l'autre. Des Rêves d'enfants de Théodore Dubois (1837-1924), -nous n'écoutons que le premier d'entre eux-, et le Quatuor avec piano de Reynaldo Hahn (1874-1947) nagent dans des eaux allusives, de tristesse pour l'un, de sérénité pour le second; sentiments subtilement exprimés par le Quatuor Giardini.



Quant à la mezzo soprano Isabelle Druet, la régionale de la soirée puisqu'elle est d'origine niortaise, elle alterne judicieusement opérette, opéra et mélodies françaises. Elle entame son « show » avec La Grande duchesse de Gerolstein de Jacques Offenbach (1819-1880) : même si les graves sont parfois poitrinés, notamment dans le récitatif de « Ah que j'aime les militaires », la

jeune femme assume crânement une partition difficile. Comédienne accomplie, Isabelle Druet provoque des éclats de rires en cascade dans une salle pourtant bien vide ce que nous regrettons d'ailleurs tant le programme est riche, varié et très équilibré. Martiale, pleine de vie et d'ambition dans La Grande duchesse, la mezzo joue avec une moue charmante, les veuves éplorées dans La vie parisienne ; ou les grandes dames terrorisées dans La fille du régiment de Gaetano Donizetti (1797-1848). À côté des oeuvres du répertoire lyrique,

Isabelle Druet interprète avec sobriété et sensibilité des mélodies de compositrices et compositeurs post-romantiques ou modernes. Ainsi, après la musique de chambre de Mel Bonis en ouverture de concert, ce sont Cécile Chaminade (1857-1944) et Nadia Boulanger (1887-1979), - soeur de la violoniste Lilli Boulanger, qui, trop rarement jouées, sont mises à l'honneur au travers de deux mélodies émouvantes : incarnées avec une justesse de ton confondante par une diseuse soudainement grave, sincère, profonde , très inspirée. C'est « Au pays où se fait la guerre », une mélodie d'Henri Duparc (1848-1933), qui donne son titre au récital de l'artiste : la mélodie emblématique fait passer son public par toutes sortes de sentiments, soulignant aussi l'horreur de la guerre et les dégâts collatéraux qu'elle impose des deux côtés du front. Si le public connaît Claude Debussy (1862-1918) plus pour son opéra Pelléas et Mélisande (créé en 1902) que pour ses mélodies, c'est pourtant l'une d'entre elles, « Recueillement » tirée du recueil « cinq poèmes de Charles Baudelaire » qu'Isabelle Druet chante après avoir mis à l'honneur Benjamin Godard (1849-1895) lui aussi quasiment inconnu alors que sa musique gagne grandement à être connue.

Devant une salle aux trois-quart vide, Isabelle Druet offre un récital de haute volée. Son talent d'actrice, passant de la frivolité à la gravité s'associe en finesse avec l'excellent Quatuor Giardini ; suggestifs et convaincants, les interprètes proposent de la redécouverte de compositrices encore trop méconnues, Bonis, Chaminade, Boulanger, associées à part égale à des musiciens aussi connus qu'Offenbach, Donizetti, Fauré, Debussy ou Duparc. Peut-être pourrions nous espérer un CD rassemblant tant de compositeurs qui méritent largement d'être remis au gout du jour tant ils/elles ont produit des oeuvres de qualité. La diversité n'entame en rien l'intérêt du programme : elle nuance davantage la profonde cohérence du thème choisi. Avec pudeur et justesse. **Réussite totale.**

Compte rendu, concert. Poitiers. TAP, Auditorium le 14

décembre 2014. Mel Bonis (1858-1937) : quatuor avec piano N°1 opus 69; Jacques Offenbach (1819-1880) : La grande duchesse de Gérolstein (« Ah! que j'aime les militaires », couplets du sabre), La vie parisienne (« Je suis veuve d'un colonel); Cécile Chaminade (1857-1944) : Exil; Gabriel Fauré (1845-1924) : quatuor avec piano opus 45, quatuor avec piano opus 15; Gaetano Donizetti (1797-1848) : La fille du régiment (« Pour une femme de mon rang »); Benjamin Godard (1849-1895) : Les larmes; Henri Duparc (1848-1933) : Au pays où se fait la guerre; Élégie; Claude Debussy (1862-1918) : cinq poèmes de Charles Baudelaire (Recueillement); Théodore Dubois (1837-1924) : Petits rêves d'enfants : N°1, chansons de Marjolie (En paradis); Nadia Boulanger (1887-1979) : Élégie; Reynaldo Hahn (1874-1947) : quatuor avec piano; L'heure exquise (bis). Isabelle Druet, mezzo soprano; Quatuor Giardini.

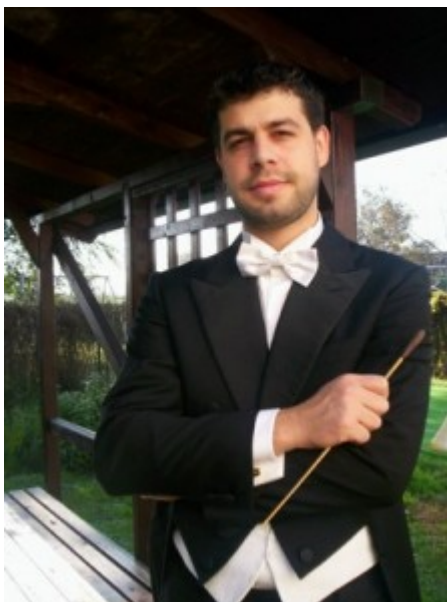
Compte rendu, opéra. Parme. Teatro Regio, le 12 octobre 2014. Verdi, Boïto. Michele Pertusi, basse, Filarmonica Arturo Toscanini, chœur du Teatro Regio de Parme, chœur d'enfants de la chorale

Giuseppe Verdi de Parme; Jader Bignamini, direction.

Deux jours après la lère de **La forza del destino** (donnée le 10 octobre et dont nous avons rendu compte), la Filarmonica Arturo Toscanini et son chef **Jader Bignamini** quittent la fosse d'orchestre pour monter sur la scène du Teatro Regio de Parme. Le soliste de ce concert est un enfant du pays très aimé des mélomanes parmesans : **Michele Pertusi**. Après sa prise de rôle dans Forza, il chante en deuxième partie de concert une oeuvre d'Arrigo Boïto (1842-1918); plus connu comme librettiste , Boito a collaboré avec Verdi et Ponchielli, pour les plus connus, puis oeuvré comme compositeur d'opéras réalisant d'ailleurs ses propres livrets.



La Filarmonica Arturo Toscanini : un concert haut en couleurs



Visiblement électrisé par l'ambiance qui règne dans la salle et sur scène **Jader Bignamini** entame la soirée avec panache et un enthousiasme communicatif. Régulièrement donnés en concert, la sinfonia et le divertissement (ou ballet) de I vespri siciliani ont été déjà joués, avec brio lors du concert d'ouverture du festival 2013. Ainsi pour cette édition 2014, c'est Jader Bignamini et la Filarmonica Arturo

Toscanini qui donnent le ton de la soirée. Ils donnent une lecture vive, dynamique, allante de ces deux extraits dont l'interprétation est d'ailleurs digne des meilleurs. Dès la Sinfonia, Bignamini prend les choses en main et impulse une dynamique forte ; si la battue est toujours aussi inhabituelle, l'orchestre n'en donne pas moins le meilleur de lui-même dans ces pages intenses qui préfigurent déjà l'action à suivre. Et lorsque l'orchestre joue le divertissement, le chef ne peut s'empêcher d'esquisser des mouvements de danse tout en dirigeant avec gourmandise. Au retour de l'entracte, l'orchestre joue avec bonheur les préludes d'Attila et de Macbeth, mais c'est surtout le prologue du Mefistofele d'Arrigo Boïto (1842-1918) qui occupe l'attention du public. Collaborateur de Verdi pour plusieurs de ses chefs d'oeuvres (Simon Boccanegra, Falstaff ...), il a aussi composé des opéras dont seul Mefistofele a été créé et est régulièrement représenté. Le chœur du Teatro Regio et le chœur d'enfants (Corale delle voci bianche) ont été sollicités pour l'occasion et on ne peut qu'apprécier de voir l'implication des enfants dont les plus jeunes ont à peine 7 ou 8 ans. Quant à Michele Pertusi, il nous montre un Mefistofele méchant, mordant, provocateur à souhait. Redevenu imberbe pour ce concert, le soliste interprète la musique de Boïto avec un plaisir évident. Le succès est tel qu'il doit concéder un bis et quand il se lance dans l'aria de Mefistofele : « Io son lo spirto che nega », c'est avec gourmandise.

Lors de ce concert, le jeune chef parmesan Jader Bignamini démontre avec éclat qu'il est aussi à l'aise dans la fosse pour diriger un opéra que sur scène pour un concert orchestral. Quant à la partie vocale, si Michele Pertusi est un Mefistofele remarquable et très en voix, c'est surtout la chorale d'enfants que nous tenons tout particulièrement à saluer tant pour sa préparation idéale (justesse et diction entre autres) que pour sa tenue parfaite sur scène.

Parme. Teatro Regio, le 12 octobre 2014. Giuseppe Verdi Verdi (1813-1901) : I vespri siciliani : sinfonia, divertissement « Le quattro stagioni » (hiver, printemps, été, automne); Attila : prologue; Macbeth : prologue; Arrigo Boïto (1842-1918) : Mefistofele : prologue; Io son lo spirto che nega (bis). Michele Pertusi, basse, filarmonica Arturo Toscanini, chœur du Teatro Regio de Parme, chœur d'enfants de la chorale Giuseppe Verdi de Parme; Jader Bignamini, direction.

Compte rendu, récital lyrique. Parme. Teatro Regio, le 11 octobre 2014. Verdi. Mariella Devia, soprano; Giulio Zappa, piano.

Chaque année au mois d'octobre, les ligues contre le cancer  du monde entier se mobilisent pour la lutte contre le cancer du sein. La ligue italienne ne fait pas exception et s'associe au Teatro Regio de Parme à l'occasion du récital de la célèbre soprano **Mariella Devia**. Si nous saluons cette heureuse et généreuse initiative nous regrettons que la salle ait été à peine à moitié pleine, ne fût-ce que pour profiter de la présence sur scène d'une artiste exceptionnelle qui, accompagnée par un excellent pianiste, alterne avec bonheur mélodies et extraits d'opéras.

Mariella Devia triomphe au Teatro Regio

Giuseppe Verdi (1813-1901) est d'abord connu pour ses opéras, il en a composé vingt-sept, c'est il a aussi composé nombre de mélodies charmantes qui sont régulièrement enregistrées mais peu données en récital. Mariella Devia a là une excellente idée en choisissant quelques unes d'entre elles dans les recueils « sei romanze » composés en 1838 et 1845 et qu'elle a gravé, pour celles de 1845, au CD. La soprano romaine surprend tant elle maîtrise encore parfaitement une voix toujours bien présente, puissante, ferme; la tessiture est large et les aigus sont toujours bien présents, bref la voix a peu bougé et l'artiste offre à un public survolté un grand moment de beau chant. Si, dans l'ensemble, les mélodies, notamment « E la vita un mar d'affanni » ou « Deh pietoso, oh adorata », incitent à la méditation, les airs d'opéra lui permettent de vocaliser et de passer d'un registre à l'autre avec une aisance confondante. Qu'il s'agisse de *Il Corsaro* ou de *I Vespri siciliani*, Mariella Devia fait montre d'une redoutable agilité et le Bolero d'Elena dans *I Vespri siciliani* reçoit une ovation grandement méritée. D'ailleurs, l'ensemble de sa superbe performance reçoit une ovation telle que la chanteuse a du concéder trois bis à une salle en délire. Et sortant un peu de l'hommage à Verdi, elle chante un extrait de *Norma* de Vincenzo Bellini (1801-1835) : « Casta Diva » ; un autre tiré du *Manon* de Jules Massenet (1842-1912) : « Adieu notre petite table », achevant le récital avec un extrait de *La Traviata* (Addio del passato). C'est le pianiste Giulio Zappa qui accompagnait Mariella Devia à l'occasion de ce concert exceptionnel. Excellent musicien, Zappa sublime les introductions et les moments purements musicaux; et lorsque la soprano chante le piano se fait tout doux, jamais tapageur et toujours très attentif à sa partenaire.

Mariella Devia reçoit en ce samedi après midi un triomphe

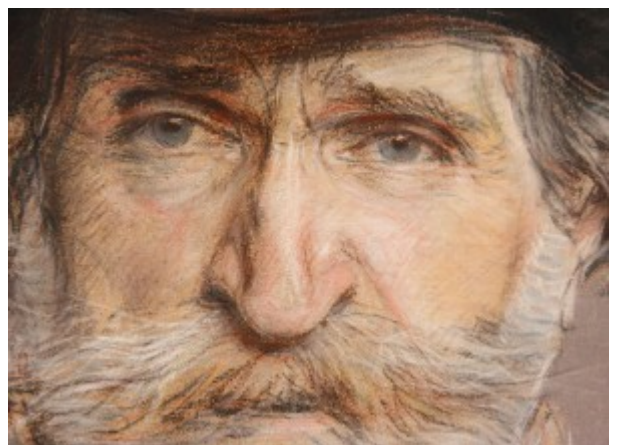
grandement mérité; d'autant plus mérité que la voix n'a quasiment pas bougé avec une tessiture large des aigus superbes et des graves encore bien présents. D'autre part, soucieuse de faire découvrir les différentes facettes de Verdi, l'artiste romaine a judicieusement alterné mélodies et extraits d'opéras.

Parme. Teatro Regio, le 11 octobre 2014. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Perduta ho la pace; il brigidino (E la vita un mar d'affanni), Deh pietoso, oh addolorata; La zingara, Lo spazzacamino; Stornello (Chi i bei di m'adduce ancora); Il corsaro : Egli non ride ancora ... Non so le tetre immagini; I vespri siciliani : Cavatine « Arrigo ! Ah parli ad un core », siciliana « Mercé dilette amiche »; Giovanna d'Arco : scène et cavatine « Oh ben s'addice ... Sempre all'alba ed alla sera », récitatif et romance « Qui! qui! O fatidica foresta »; I lombardi alla prima crociata : scène et vision « Qual prodigio! ... Non fu sogno », La Traviata : « Addio del passato » (bis 3); Vincenzo Bellini : Norma : Casta Diva (bis 1); Jules Massenet : Manon : Adieu notre petite table (Bis 2). Mariella Devia soprano; Giulio Zappa, piano

Compte rendu, opéra. Parme. Teatro Regio, le 10 octobre 2014. Verdi : La forza del destino, opéra en quatre actes sur un livret de

**Francesco Maria Piave et
Antonio Ghislanzoni. Virginia
Tola, Donna Leonora; Luca
Salsi, Don Carlo di Vargas;
Roberto Aronica, Don Alvaro...
Filarmonica Arturo Toscanini,
coro del Teatro Regio di
Parma; Jader Begnamini.
Stefano Poda, mise en scène,
décors, costumes,
chorégraphies et lumières**

Une fois passées les
réjouissances du bicentenaire
Giuseppe Verdi (1813-1901),
l'année dernière, le festival
consacré à l'enfant du pays
revient à des « proportions »
plus modestes. Ainsi l'édition
2014 commence le jour
anniversaire de la naissance du



compositeur, c'est-à-dire le 10 octobre; et c'est **La forza del destino** qui ouvre une série d'une trentaines de concerts dont dix représentations d'opéras (5 pour *La forza del destino* au Teatro Regio de Parme et 5 pour *La Traviata* au Teatro Verdi de Bussetto). Pour ce premier opéra, c'est une distribution presque exclusivement parmesane qui a été convoquée. Avec une

distribution d'un niveau si élevé on peut regretter que Stefano Poda, en charge de la mise en scène ait décidé de prendre en charge aussi les costumes, les décors, les chorégraphies et même les lumières.

La Forza del destino ouvre le festival Verdi ... en demi teintes

Au vu du nombre de morts qui s'alignent à mesure que la soirée avance, La forza del destino porte plutôt bien son nom. Dans un tel contexte, Stefano Poda aurait pu se contenter de transporter son public dans une Italie intemporelle. Que nenni, il assombrit son propos à l'excès (décors noirs ou gris antracite, costumes noirs (exceptées Preziosilla qui porte un manteau rouge et Leonora toute de blanc vêtue après son entrée au couvent d'Hornacuelos), lumières très (trop ?) tamisées sauf à quelques rares moments, notamment la scène de l'auberge et celle du campement militaire qui suit le duel. Ajoutons à cela des ballets sans âme aux mouvements mécaniques, des entrées et des sorties d'une lenteur exaspérante pendant toute la soirée et des mimes incompréhensibles; des chœurs arrivant et sortant en rang d'oignons ... Du coup nous avons la désagréable impression de voir une mise en scène brouillonne et peu convaincante. Seul le quatrième acte, le dernier, laisse enfin entrer un peu de vie (nous avons droit, enfin, à une très belle scène d'entrée lorsque Fra' Melitone, remplaçant Don Alvaro devenu frère Raffaele après son duel avorté avec Don Carlo di Vargas, est censé faire acte de charité sous la surveillance de Guardiano à la fois critique et bienveillant) dans un maelström de fer et de sang.

Fort heureusement, le nombre de satisfactions du côté de la distribution ne manque pas ; il nous permet d'oublier une mise en scène brouillonne et trop sombre (chose dont les artistes eux mêmes parlaient prudemment). Virginia Tola effectue une

très belle prise de rôle; sa Leonora est une jeune fille amoureuse et tourmentée, déjà pleine de remords vis à vis de son père. Et lorsque survient le drame, la malédiction de son père achève de la faire sombrer dans la honte et le regret. Roberto Aronica, que nous avons salué lors de l'édition 2013, revient en 2014 et campe un Alvaro de très belle tenue. La voix est ferme, ronde, chaleureuse, la tessiture large et les aigus percutants. Le ténor fait passer son personnage par des sentiments divers et contradictoires passant plusieurs fois de l'espoir le plus fou au désespoir le plus sombre en quelques secondes donnant ainsi un Alvaro touchant. Le Don Carlo de Luca Salsi est fou de rage et obnubilé par la vengeance qu'il compte tirer d'Alvaro et de Leonora. Si l'air d'entrée est laborieux, – souffrant il a été remplacé pour la générale-, il a quelques problèmes encore quelques scories d'un rhume tenace et a quelques défaillances de justesse lors de la première. Il se re-cadre cependant rapidement et donne au final une très belle interprétation d'un rôle intense et complexe. Pour incarner il Padre Guardiano, c'est Michele Pertusi qui s'y colle; la basse parmesane ajoute à l'occasion de cette série, une prise de rôle inattendue. Pertusi fait de Guardiano un prêtre attentif et plein de compassion d'autant, ainsi qu'il le dit lui même, le père supérieur est un « grand pêcheur et un homme tourmenté » et d'ajouter aussitôt : « comme nous le sommes tous un peu ». Excellent comédien, Pertusi fait montre d'une autorité naturelle qui colle parfaitement au personnage et même si les graves sont parfois peu audibles, Michele Pertusi prend le rôle à son compte, en le montrant sous un jour humain et attachant plutôt que comme un religieux inflexible. Le Fra' Melitone de Roberto de Candia est virulent, peu enclin à la charité et d'une foi bornée; et les défauts du frère, décuplés par De Candia en deviennent comiques tant il tend le bâton pour se faire battre. Nous regrettons d'ailleurs que Poda ait oublié « de surfer » sur cette vague, ayant largement matière à travailler avec ce comique malgré lui; vocalement De Candia n'a rien à envier à ses partenaires tant il maîtrise son instrument dont il use

parfaitement. Chiara Amaru campe une Preziosilla flamboyante. La jeune mezzo soprano palermitaine s'empare du rôle de la bohémienne avec gourmandise et malgré une mise en scène peu accommodante, elle brûle les planches; vocalement Amaru monte dans les aigus et descend dans les graves avec facilité couvrant sans peine la large tessiture d'un rôle peu évident. Andrea Giovannini est un Trabucco roublard et sans scrupules face aux soldats mais prudent face à un Carlo inquisiteur recherchant obstinément sa soeur. Saluons les très belles performances des comprimari et du chœur, parfaitement préparé par son nouveau chef Salvo Sgro, – Martino Faggiani étant parti à Bruxelles.

Dans la fosse, la Filarmonica Arturo Toscanini est dirigée par Jader Begnamini. Nous avons eu, lors de l'édition 2013, l'occasion de saluer le talent du jeune chef; il réédite cette année ses très belles performances en dirigeant d'une main ferme et avec une maîtrise digne des plus grands. Sa lecture du chef d'oeuvre de Verdi est vive, dynamique, sans temps mort; et si la battue est parfois très inhabituelle, elle reste précise et efficace puisque l'orchestre suit son jeune chef avec une précision millimétrée.

Nonobstant une mise en scène obscure, pas dynamique pour deux sous et quelque peu brouillonne, saluons une distribution cohérente et efficace à commencer par Virginia Tola et Michele Pertusi qui réussissent parfaitement leurs prises de rôles respectives. A noter également la parfaite performance de la Filarmonica Arturo Toscanini et de Jader Bignamini qui impulse un dynamisme et une vitalité bienvenus.

Parme. Teatro Regio, le 10 octobre 2014. Giuseppe Verdi (1813-1901) : La forza del destino, opéra en quatre actes sur un livret de Francesco Maria Piave et Antonio Ghislanzoni. Simon Lim, il marchese di Calatrava; Virginia Tola, Donna Leonora, sa fille; Luca Salsi, Don Carlo di Vargas, son fils; Roberto Aronica, Don Alvaro; Chiara Amaru, Preziosilla; Michele Pertusi, Padre Guardiano; Roberto de Candia, Fra'

Melitone; Andrea Giovannini, Trabucco; Raffaella Lupinacci, Curra, femme de chambre de Léonora; Daniele Cusari, un alcade; Gianluca Monti, un chirurgien. Filarmonica Arturo Toscanini, coro del Teatro Regio di Parma; Jader Begnamini. Stefano Poda, mise en scène, décors, costumes, chorégraphies et lumières.

Compte rendu, concert. Poitiers. Auditorium, le 25 septembre 2014. Wagner, Mahler, Brahms. Ann, Hallenberg, Orchestre des Champs Élysées. Philippe Herreweghe, direction.

Après un été bien rempli et quelques jours de congés, l'Orchestre des Champs Élysées revient au Théâtre Auditorium de Poitiers en cette fin septembre avec un programme romantique allemand; la partie vocale de ce premier concert de la saison 2014/2015 est assurée par la célèbre mezzo soprano suédoise Ann Hallenberg. La qualité du programme et des interprètes n'a cependant pas permis de remplir la salle seulement pleine aux trois quarts.

L'Orchestre des Champs Élysées démarre sa saison en fanfare

C'est avec Richard Wagner (1813-1873) que débute le concert. Die Meistersinger von Nürnberg (Les Maîtres chanteurs de Nuremberg) a été composé entre 1861 et 1867 (comme pour ses autres opéras Wagner a écrit lui même son livret et composé la musique) puis créé en 1868 à Munich. C'est le prélude du 3 ème acte que Philippe Herreweghe a programmé; moins flamboyant que celui du 1er acte, il n'en a pas moins, de par sa sobriété, un certain charme. C'est avec les Kindertotenlieder (Chants pour les enfants morts) que se poursuit la soirée. Ce recueil de cinq lieder a été composé par Gustav Mahler (1860-1911) entre 1901 et 1905 ; son épouse Alma devait plus tard lui reprocher d'avoir appelé le mauvais sort sur leur famille : en effet leur fille aînée Anna Maria devait mourir de la scarlatine deux ans après la publication des Kindertotenlieder. Invitée par Philippe Herreweghe, la mezzo Ann Hallenberg le cycle avec sobriété, la ligne de chant est impeccable, la diction parfaite. Le ton et l'intonation recueillis, économes, pudiques mais d'une envoûtante intensité. Quant à l'Orchestre des Champs Élysées il accompagne la chanteuse avec efficacité et dans les moments purement instrumentaux, le chef cisèle chaque note tel l'orfèvre occupé à polir ses bijoux.



Au retour de l'entracte, l'Orchestre s'attaque à un monument de la musique symphonique : la symphonie N°4 opus 98 de Johannes Brahms (1833-1897). Brahms étant, pour cette dernière symphonie, revenu à un « modèle » plus classique, l'oeuvre a reçu un accueil mitigé à sa création. Les allusions aux grands maitres du passé sont très présentes dans les premier et troisième mouvements. Le chef interprète l'oeuvre de Brahms avec maestria; dès les premières notes Philippe Herreweghe nous entraine dans l'univers du compositeur autrichien :

passion, âpreté, drammatisme intérieur, élans pudiques plus introspectifs.. La dernière de ses symphonies est à la croisée des chemins, savant amalgame d'un style si neuf ... qu'il a dérangé un public peu habitué à la nouveauté.

Pour son début de saison, l'Orchestre des Champs Élysées a frappé très fort avec un programme exclusivement allemand parfaitement interprété tant par les musiciens que par Ann Hallenberg ; le mezzo a fait honneur à Mahler dont le recueil de lieder, méconnu depuis sa création en 1905, rend un émouvant hommage aux enfants disparus.

Poitiers. Auditorium, le 25 septembre 2014. Richard Wagner (1813-1873) : Les maîtres chanteurs de Nuremberg, prélude de l'acte 3; Gustav Mahler (1860-1911) : Kindertotenlieder; Johannes Brahms (1833-1897) : Symphonie N°4 opus 98. Ann Hallenberg, mezzo. Orchestre des Champs Élysées. Philippe Herreweghe, direction.

Compte rendu, opéra. Saint Céré. Halle des sports, le 10 août 2014. Offenbach : Le Voyage dans la lune sur un livret tiré de « De la terre à la lune » de Jules Verne.

**Marlène Assayag, le prince
Caprice; Christophe
Lacassagne, le roi Vlan; Éric
Vignau, Microscope; Jean-
Claude Sarragosse, le roi
Cosmos... ; chœur et
orchestre Opéra Éclaté,
Dominique Trottein,
direction. Olivier Desbordes,
mise en scène; David Belugou,
décors; Jean Michel Angays,
costumes; Patrice Gougrou et
Guillaume Hébrard, lumières.**

Pour la dernière soirée de notre périple
lotois, nous retournons à la Halle des sports
de Saint Céré pour assister à la
représentation de l'opérette méconnue de
**Jacques Offenbach (1819-1880) : Le Voyage dans
la lune**; pour cet opéra-féerie, composé et
créé en 1875, Offenbach s'est inspiré du livre
« De la terre à la lune » écrit par Jules Verne en 1865. Ce
Voyage dans la lune est une co-production d'Opéra Éclaté avec
les opéras de Fribourg et de Lausanne qui est présentée au
public venu nombreux au festival de Saint Céré. Olivier



Desbordes en conçoit un spectacle complètement déjanté, totalement hilarant dans la lignée de Lost in the stars présenté en 2013 (et dont nous avons parlé sur classiquenews).

La mise en scène et la direction d'acteur d'Olivier Desbordes sont toniques, vivantes, sans aucune faiblesse. Les décors de David Bélugou et les costumes de Jean Michel Angays aident le spectateur à entrer dans l'univers loufoque de Desbordes qui réussit, avec ses chanteurs-comédiens, une action convaincante en des cimes d'un niveau rarement atteint. En 2013 nous disions au sujet de Lost in the stars que le metteur en scène lotois avait réalisé un travail proche de la perfection, il réitère sa superbe performance en 2014.

Saint-Céré 2014... Quand la fantaisie et le rire s'allient

Le voyage dans la lune envoie son public dans les étoiles

Fidèle à son projet artistique qui offre aux chanteurs invités, une multitude de prise de rôles, la distribution réunie pour ce Voyage dans la lune rassemble plusieurs chanteurs apparaissant dans d'autres productions du festival 2014 (Requiem de Mozart et Lucia di Lammermoor) ainsi qu'une toute jeune artiste invitée juste pour cette oeuvre. Il n'y a pas de rôle principal en particulier ... plutôt une kyrielle de rôles aussi décapants les uns que les autres. Christophe Lacassagne (Roi Vlan) et Jean Claude Saragosse (Roi Cosmos) sont hilarants et se laissent aller à épancher leur vis comica sans scrupules; c'est ainsi que Lacassagne nous sert une scène télévisuelle d'anthologie ou il imite tour à tour nombre de présentateurs de télé-achat et Frédéric Mitterand provoquant des cascades de rires dans une salle qui se dilate la rate avec délectation tandis que Saragosse tape sans vergogne sur les pires défauts de notre société de consommation pour le plus grand plaisir du public. Si Marlène Assayag (Prince

Caprice) est délicieusement retorse tant avec son père (Vlan) qu'avec le pauvre Microscope qu'elle force à venir dans la lune elle joue avec plaisir au plus fin avec ses partenaires. C'est Julie Mathevet (Fantasia), découverte lors du requiem de Mozart, qui surprend de nouveau en improvisant dans son air d'entrée, et devant son père (Cosmos) médusé, une vocalise où l'on retrouve des allusions à Die Zauberflöte et à Lucia di Lammermoor. Éric Vignau, infatigable, car c'est sa troisième apparition sur scène en trois jours, est un Microscope excellent, espèce de savant fou qui préfigure un peu ce que seront le professeur Tournesol dans Tintin ou le professeur Ménard dans Adèle Blanc Sec. Entraîné de force dans l'aventure il tombe des nues devant une société rétrograde et pétrie de certitudes : on achète et on vend les bébés, les femmes et toute sortes d'objets. Il n'y a d'ailleurs que deux sortes de femmes sur la lune : les femmes de luxe et les femmes utiles. Excellents aussi le Cactus de Yassine Benameur et la Reine Popotte d'Hermine Huguenel qui, à l'instar d'Éric Vignau fait sa troisième apparition sur scène en trois jours.

Dans la fosse, c'est Dominique Trottein qui dirige Le voyage dans la lune; habitué du festival de St Céré il avait dirigé magistralement Lost in the stars et Don Giovanni en 2013. Le chef lillois récidive cette année avec le chef d'oeuvre d'Offenbach; plein d'humour Trottein entre volontiers dans le jeu de Christophe Lacassagne lorsque celui ci fait son show télévisuel. Tout comme pour Lucia di Lammermoor vendredi soir et le requiem de Mozart samedi soir, l'orchestre est en effectif réduit ce qui ne l'empêche pas de faire résonner la musique d'Offenbach avec un bel entrain sous la main ferme et dynamique de son chef.

Présenter Le voyage dans la lune est une idée d'autant meilleure que cette opérette de Jacques Offenbach est fort injustement méconnue alors qu'elle est du même acabit que La grande Duchesse de Gerolstein, La Périchole ou La vie parisienne. Olivier Desbordes et ses artistes nous offrent une

occasion unique de passer deux heures de rires continus. La production partira en tournée lors de la saison 2014/2015 et nous ne saurions trop vous recommander de bloquer une soirée pour passer un grand moment de théâtre et de musique.

Saint Céré. Halle des sports, le 10 août 2014. Jacques Offenbach (1819-1880) : Le voyage dans la lune opérette en quatre actes sur un livret tiré de « De la terre à la lune » de Jules Vernes. Marlène Assayag, le prince Caprice; Christophe Lacassagne, le roi Vlan; Éric Vignau, Microscope; Jean-Claude Sarragosse, le roi Cosmos; Julie Mathevet, Fantasia; Laurent Galabru, le prince qui passe par là; Yassine Benameur, Cactus; Hermine Huguenel, la reine Popotte; chœur et orchestre Opéra Éclaté, Dominique Trottein, direction. Olivier Desbordes, mise en scène; David Belugou, décors; Jean Michel Angays, costumes; Patrice Gougron et Guillaume Hébrard, lumières.

**Compte rendu. Saint Céré.
Château de Castelnau
Bretenoux, le 9 août 2014.
Requiem de Mozart; Saint
Georges. Julie Mathevet ,
soprano ;Hermine Huguenel,
mezzo soprano; Éric Vignau,**

**ténor; Jean Claude Saragosse,
basse; chœur et orchestre
Opéra Éclaté; Anass Ismat,
direction.**

Poursuivant notre ballade Saint Céréenne, et le temps étant enfin favorable, nous retrouvons le château de Castelnau Bretenoux situé à quelques encablures de la petite ville lotoise. Pour ce concert, le plus court du festival ce sont deux compositeurs contemporains, l'un de l'autre qui sont à l'honneur : Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) et Georges Boulogne, chevalier de Saint Georges (vers 1747-1799). Si chacun connaissait les oeuvres de l'autre, ils ne se sont jamais rencontrés ; Mozart qui se trouvait à Paris en même temps que St Georges, ayant absolument refusé, au grand dam de son père qui a pourtant tout tenté, d'aller jouer une oeuvre de son confrère qu'il appelait le « nègre des lumières ».



Mozart et St-Georges, réunis par delà la mort

Le Laudate Dominum de Saint Georges ouvre le concert. Composé pour chœur et orchestre à cordes, le Laudate Dominum est une oeuvre charmante parfaitement introductive pour un tel concert. Nous apprécions d'ailleurs la volonté de sortir ce compositeur de l'oubli tant il a été éclipsé par son génial contemporain malgré une oeuvre attachante et personnelle qui mérite qu'on s'y arrête. Le Mozart noir du XVIIIe siècle est actuellement plus connu pour son oeuvre instrumentale,

notamment son oeuvre pour violon (il était lui-même violoniste), et c'est bien dommage car son oeuvre vocale ne manque pas d'intérêt : le Laudate Dominum est un bel exemple même s'il est un peu court. Le chœur, composé de stagiaires et de professionnels lui rend justice et fait honneur à Saint Georges, lui redonnant, le temps d'une soirée, la place majeure qu'il mérite. Le chef Anass Ismat invité pour diriger le stage et les deux soirées réalise un parcours quasi parfait.



Après une courte pause, Anass Ismat revient avec le quatuor de solistes invités pour **le Requiem de Mozart**; l'ultime chef-d'oeuvre du jeune compositeur salzbourgeois était inachevé à son décès et a été complété entre autre par son disciple, Franz Süssmayer. Nous retrouvons sur la scène du château de Castelnau, la mezzo soprano Hermine Huguenel et le ténor Éric Vignau, deux des

comprimari de Lucia di Lammermoor auxquels se joignent la jeune soprano **Julie Mathevet** et la basse Jean Claude Saragosse, un habitué du festival de St Céré (tout comme Éric Vignau d'ailleurs qui chante dans trois des oeuvres de l'édition 2014). Dès les premières notes, le jeune chef marocain annonce la couleur : le tempo ne sera ni trop rapide ni trop lent. Attentive au chœur comme aux solistes, sa direction scrupuleuse est à la fois ferme et souple sans jamais couvrir ni les uns ni les autres. La révélation de cette seconde soirée St Céréenne reste **Julie Mathevet** dont la voix large, souple, puissante, résonne entre les murs du château avec une étonnante clarté. Hermine Huguenel donne la pleine mesure de son talent. Il en va de même pour le ténor Éric Vignau (qui dans Lucia est éliminé, alors qu'il vient de paraître sur scène). Ces deux chanteurs ont deux très belles

voix, une ligne de chant impeccable, une technique irréprochable. Quand à Jean Claude Saragosse il ne démerite pas et assume la partition avec panache complétant parfaitement un quatuor de très haute volée.

Le cadre majestueux du château de Castelnau Bretenoux a accueilli un très beau concert, certes un peu court mais qui a permis d'assister à l'éclosion d'un jeune talent, Julie Mathevet, auquel répondent trois voix solides. Quant au jeune chef marocain Anass Ismat, il dirige parfaitement : et le Laudate Dominum de St Georges et le Requiem de Mozart. Souhaitons-lui une belle et grande carrière à venir. L'ensemble des artistes, qu'ils soient amateurs ou professionnels ont réalisé une soirée parfaite et nous aurions d'ailleurs apprécié d'écouter un peu plus d'oeuvres de ces deux compositeurs réunis par delà la mort en une même soirée sous les étoiles estivales.

Saint Céré. Château de Castelnau Bretenoux, le 9 août 2014. Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : requiem; Georges Boulogne, chevalier de Saint Georges (vers 1747-1799) : Laudate Dominum. Julie Mathevet , soprano ;Hermine Huguenel, mezzo soprano; Éric Vignau, ténor; Jean Claude Saragosse, basse; chœur et orchestre Opéra Éclaté; Anass Ismat, direction.

Compte rendu, opéra. Saint Céré. Halle des sports, le 8 août 2014. Donizetti : Lucia

**di Lammermoor. Burcu Uyar,
Lucia; Gabriele Nani, Enrico;
Svetislav Stojanovic, Edgardo
.... Orchestre et chœur Opéra
Éclaté, Gaspard Brécourt,
direction. Olivier Desbordes,
mise en scène; Ruth Gross,
décors et costumes; Patrice
Gouron, lumières.**

Parmi les dizaines d'opéra (- plus de soixante-dix en tout-) que **Gaetano Donizetti** (1797-1848) a composé, **Lucia di Lammermoor** est l'un des plus célèbres. Pour son livret, Salvatore Cammarano (NDLR : l'auteur du livret du Trouvère de Verdi en 1857) s'est inspiré du livre de l'écrivain écossais Walter Scott, lequel s'était inspiré d'un fait divers réel remontant du XVII^{ème} siècle. A cause du mauvais temps annoncé, la seconde représentation de Lucia di Lammermoor s'est déroulée à la Halle des sports de Saint-Céré. Olivier Desbordes reprend le chef d'oeuvre de Donizetti dans une nouvelle production co-produite avec le Centre Lyrique de Clermont-Auvergne. Pour l'occasion une distribution et un chef d'orchestre jeunes ont été réunis pour donner vie aux personnages et à la musique du drame Donizettien.



Lucia de fureur et de sang, entre deux coups de tonnerre

Concernant la mise en scène, Olivier Desbordes place Lucia dans une Écosse intemporelle : ce qui s'avérerait être une excellente idée si les costumes féminins de Ruth Gross n'étaient aussi vilains, tristes, définitivement inesthétiques. Quel dommage en effet que les choristes et Alisa ne soient perçues que comme des paysannes et non comme des jeunes nobles; quant à la pauvre Lucia, qui est déjà une victime, exceptée la robe de mariée, elle est affublée d'ensembles assez ternes. Le module central sert à la fois de fontaine (dans laquelle Lucia devenue folle finira par rejoindre le fantôme qui l'effrayait tant), de forêt puis de salle de réception. Ce sont les très belles lumières de Patrice Gouron qui font passer la grande tristesse des costumes.



Le plateau vocal réuni est dans l'ensemble assez jeune, grandement dominé par **la soprano franco-turque Burcu Uyar**. La voix, certes claire, mais large et chaleureuse de la jeune femme colle parfaitement au rôle de Lucia; bonne comédienne, la cantatrice rend bien les sentiments d'une jeune fille sacrifiée sur l'autel de la politique ; elle souligne l'écrasante domination des hommes sur leurs filles ou leurs soeurs.

Et d'ailleurs Olivier Desbordes a une excellente idée en faisant aller et venir Lucia sur une charrette telle la victime expiatoire de l'ambition démesurée et inhumaine d'Enrico. Gabriele Nani qui chante Enrico est retors et méchant à souhait prenant le dessus, accablant sa pauvre soeur avec d'autant moins de scrupules qu'il est obnubilé par son avenir politique sans se préoccuper d'autre

chose. Un seul regret, que son entrée pendant la folie de Lucia ait été coupée : Olivier Desbordes ayant souhaité que Lucia reste seule dans son délire mortel. Face à Burcu Uyar et Gabriele Nani, le jeune ténor serbe Svetislav Stojanovic campe un bel Edgardo; la voix est chaleureuse et souple mais, est-ce dû au stress, parfois peu sûre dans les aigus notamment. Si Christophe Laccassagne assume crânement le rôle de Raimondo sur un plan strictement scénique, la voix du baryton français est solide mais nous semble cependant un peu légère pour la tessiture du personnage. Il est le seul dont on ne sache pas vraiment qui de Lucia ou d'Enrico, il soutient vraiment tant il va de l'un à l'autre sans réellement se dévoiler complètement. Saluons la belle Alisa d'Hermine Huguenel, le Normano aussi retors que son maître, de Laurent Galabru (parent éloigné du comédien Michel Galabru) et le solide Arturo d'Éric Vignaud. A noter que l'orage qui se déchainait dehors, accompagné d'éclairs et de coups de tonnerre réguliers accompagnait particulièrement bien la lente descente aux enfers de Lucia même si nous aurions préféré être au château de Castelnau plutôt qu'à l'intérieur de la salle du repli. Dans la fosse, l'orchestre, en effectif réduit, est tenu avec énergie par le jeune chef Gaspard Brécourt; attentif à ce qui se passe sur le plateau, Brécourt pilote parfaitement ses musiciens et ne couvre jamais les chanteurs. Ayant retenu les leçons de l'édition 2014 au cours de laquelle une partie des musiciens avaient failli se retrouver engloutis par des rideaux, les responsables avaient pris soin de mettre une séparation nette entre lesdits rideaux et l'orchestre. Souhaitons une belle carrière à ce jeune chef prometteur.

C'est une belle production de Lucia di Lammermoor que nous présente Olivier Desbordes; production qui aurait pu être superbe si la costumière avait pris autant soin des femmes que des hommes en donnant aux premières des costumes dignes de ce nom. Fort heureusement le plateau vocal et l'orchestre défendent la partition avec panache, voire excellemment : la Lucia de Burcu Uyar demeure l'argument le plus convaincant du

spectacle de Saint-Céré 2014.

Saint Céré. Halle des sports, le 8 août 2014. Gaetano Donizetti (1797-1848) : Lucia di Lammermoor opéra en trois actes sur un livret de Salvatore Cammarano d'après l'oeuvre éponyme de Walter Scott. Burcu Uyar, Lucia; Gabriele Nani, Enrico; Svetislav Stojanovic, Edgardo; Christophe Lacassagne, Raimondo; Éric Vignau, Arturo; Laurent Galabru, Normano; Hermine Huguenel, Alisa; Orchestre et chœur Opéra Éclaté, Gaspard Brécourt, direction. Olivier Desbordes, mise en scène; Ruth Gross, décors et costumes; Patrice Gouron, lumières.

**Compte rendu critique,
concert.Saintes. Abbaye aux
dames, le 19 juillet 2014.
Rameau; Armelle Kourdoïan,
dessus (soprano); Andréa
Soare, dessus (soprano);
Élodie Hache bas-dessus
(mezzo soprano); Joao Pedro
Cabral, haute contre (ténor);
Tiago Matos, basse-taille**

(baryton); Andriy Gnatiuk, basse. Les Folies Françoises; Patrick Cohën-Akenine, violon et direction.

Dans une chronique précédente, nous avons rendu hommage au compositeur espagnol Juan Hidalgo, né il y a quatre cents ans. Mais 2014 est aussi l'année du deux cent cinquième anniversaire du décès de Jean Philippe Rameau (1683-1764). D'abord connu comme compositeur de musique religieuse (cantates, grands motets ...) et instrumentale (musique pour orgue essentiellement) et comme théoricien (il est l'auteur d'un Traité d'harmonie qui fait alors autorité), Rameau a cinquante ans lorsqu'il compose son premier opéra : Hippolyte et Aricie (1733). Il faut moins de vingt-quatre heures pour que s'allume la querelle des Lullystes et des ramistes tant ce nouvel opéra est musicalement novateur. Pour ce concert, le dernier de la tournée entamée quelques semaines plus tôt, Patrick Cohën-Akenine, chef et fondateur des Folies Françoises, a programmé, outre Hippolyte et Aricie, Les surprises de l'amour (commande de madame de Pompadour) et Les Indes Galantes. Les Folies Françoises accompagnent six chanteurs de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Paris.

Les Folies Françaises rendent hommage à Jean Philippe Rameau

C'est avec Les surprises de l'amour, composées et créées en 1748 sur commande de madame de Pompadour qui cherchait constamment à amuser Louis XV, que débute le concert. La première entrée, La lyre enchantée ouvre le programme;



les voix d'Armelle Khouardoïan (Uranie), Andrea Soare (Amour) et Tiago Matos (Linus) sont bien assorties et les trois jeunes gens utilisent judicieusement l'espace à leur disposition. La soprano Armelle Khouardoïan fait sien le grand air d'Uranie et ses hésitations, sa crainte de succomber à l'amour de Linus et à ses propres sentiments. Dans l'entrée des incas du Pérou tirée des Indes Galantes (1735), c'est la basse ukrainienne Andryi Gnatiuk (Huascar) qui est à l'honneur en compagnie d'Armelle Khouardoïan (Phani) et de Joao Pedro Cabra (Carlos). Le couple Cabra/Khouardoïan est juvénile et bien en voix mais c'est Andryi Gnatiuk qui séduit et étonne par une diction remarquable. Cependant la part belle est faite à Hippolyte et Aricie, premier opéra de Rameau, avec des extraits tirés de chacun des cinq actes de l'oeuvre; il est un peu regrettable cependant que les chœurs aient été supprimés, ôtant une part d'autorité à Phèdre notamment dans le premier acte lorsqu'elle tente de contraindre Aricie à devenir prêtresse de Diane. La mezzo soprano Élodie Hache est une Phèdre tourmentée à souhait; la voix est limpide, large, claire mais peut-être un peu puissante pour un rôle, certes court mais intense.

Les Folies Françoises et les six chanteurs de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Paris donnent un fort beau concert, vivant, plein d'allégresse, très en voix. Saluons l'engagement de chacun des chanteurs dont la diction est excellente et la direction idéale de Patrick Cohën-Akenine qui aussi joue la partie de premier violon avec un plaisir évident.

Saintes. Abbaye aux dames, le 19 juillet 2014. Jean Philippe Rameau (1683-1764) : Les surprises de l'amour, première entrée : La lyre enchantée; Les indes Galantes, deuxième entrée : Les incas du Pérou, troisième entrée : Le bon sauvage (bis : Danse des sauvages : forêts paisibles); Hippolyte et Aricie, extraits ; Armelle Khouardoïan, dessus (soprano); Andréa Soare, dessus (soprano); Élodie Hache bas-dessus (mezzo soprano); Joao Pedro Cabral, haute contre (ténor); Tiago Matos, basse-taille (baryton); Andriy Gnatiuk, basse. Les Folies Françoises; Patrick Cohën-Akenine, violon et direction.

Compte rendu, concert JOA. Saintes. Abbaye aux dames, le 12 juillet 2014. Haydn, Beethoven; Jeune Orchestre de l'Abbaye, Philippe Herreweghe, direction.

Si depuis sa fondation le Jeune Orchestre de l'Abbaye travaille avec des chefs de renommée nationale et/ou internationale, il collabore régulièrement avec Philippe Herreweghe, le chef fondateur de la phalange saintoise. Pour son premier concert de l'édition 2014 du festival de Saintes, le JOA Jeune



Orchestre de l'Abbaye donne deux symphonies assez proches l'une de l'autre : la symphonie N°102 en si bémol majeur de Joseph Haydn (1732-1809) qu'il composa en 1796 lors de son second séjour à Londres et la symphonie N°4 en si bémol majeur de Ludwig Van Beethoven (1770-1827) qui date de 1807 alors que le compositeur allemand était devenu totalement sourd au début des années 1800.

Le Jeune Orchestre de l'Abbaye triomphe à l'abbaye aux Dames

Le Jeune Orchestre de l'Abbaye entame son premier concert estival avec la symphonie N°102 en si bémol majeur de Joseph Haydn. Dans l'imposant corpus symphonique de Haydn, la 102 est la dixième des douze symphonies londoniennes. Philippe Herreweghe très inspiré en ce samedi soir dirige les jeunes musiciens avec un plaisir évident, comme dopé par le dynamisme, l'enthousiasme et le professionnalisme des jeunes instrumentistes qui constituent la phalange pour le festival 2014. Passées les premières mesures de la symphonie N°102, l'oeuvre explose en un feu d'artifices de couleurs, de thèmes, de rythmes vifs et rapides. Herreweghe déroule chaque mouvement avec une précision diabolique faisant ressortir les thèmes musicaux avec un éclat rare et permettant à chaque pupitre de se mettre en valeur sans jamais prendre le pas sur les autres.

Après une courte pause, le Jeune Orchestre Atlantique entame la symphonie N°4 en si bémol majeur de Ludwig Van Beethoven. Lorsqu'il compose cette symphonie, dans le même ton que celle de Haydn, Beethoven est déjà frappé par le mal qui le rend sourd inéluctable. Si Beethoven utilise les techniques de composition à sa disposition et reprend le schéma mis au point par son illustre aîné, il innove dans chacune de ses oeuvres en ajoutant des techniques de composition nouvelles qui ont parfois choqué le public de l'époque. Sa quatrième symphonie foisonne de thèmes vifs et joyeux alors que les premières mesures, tout comme dans la 102 de Haydn, sont de sombre couleur transcrivant le mal-être de Beethoven qui est, en 1807, lentement s'enfonce dans la surdité. Là encore l'orchestre et son chef se délectent à jouer le chef d'oeuvre du compositeur allemand qu'ils interprètent avec entrain.



La complicité qui lie le Jeune Orchestre Atlantique et **Philippe Herreweghe**, son chef fondateur est un moteur qui leur permet de maintenir un niveau élevé. En fin de concert, l'hommage du chef belge à ses musiciens est d'autant plus apprécié des musiciens et du public que la session estivale est d'un niveau exceptionnel; pour remercier le public l'orchestre rejoue un court passage de la symphonie de Haydn. Une très belle soirée qui ouvre un festival dont le cru promet par ailleurs d'être très élevé.

Saintes. Abbaye aux dames, le 12 juillet 2014. Joseph Haydn (1732-1809) : symphonie N°102 en si bémol majeur; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : symphonie N°4 en si bémol majeur; Jeune Orchestre de l'Abbaye, Philippe Herreweghe, direction.